Fabienne HENRYOT, Philippe MARTIN (éds.), *Les femmes dans le cloître et la lecture (XVII^e-XIX^e siècle)*

Paris, Beauchesne, 2017, 596 p.

Eléna Guillemard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/44936>

DOI : 10.4000/assr.44936

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 303-305

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Eléna Guillemard, « Fabienne HENRYOT, Philippe MARTIN (éds.), *Les femmes dans le cloître et la lecture (XVII^e-XIX^e siècle)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 16 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/44936> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.44936>

Ce document a été généré automatiquement le 16 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Fabienne HENRYOT, Philippe MARTIN (éds.), Les femmes dans le cloître et la lecture (xvii^e-xix^e siècle)

Paris, Beauchesne, 2017, 596 p.

Eléna Guillemard

RÉFÉRENCE

Fabienne HENRYOT, Philippe MARTIN (éds.), Les femmes dans le cloître et la lecture (xvii^e-xix^e siècle), Paris, Beauchesne, 2017, 596 p.

- 1 L'ouvrage, dirigé par F. Henryot et P. Martin, composé de dix-neuf articles, met en lumière les décalages entre les normes, les représentations et les pratiques de la lecture et du livre dans les cloîtres. Le positionnement historiographique choisi est celui d'une histoire matérielle de l'objet « livre » et des usages (dévotionnels, personnels, collectifs) qu'il suscite dans les couvents féminins, en insistant sur les processus de régularisation qui l'entourent. Notons que le recueil, au-delà des livres, interroge une « culture de l'écrit » des institutions monastiques féminines. Une chronologie préliminaire, convaincante, identifie une rupture principale dans cette histoire, autour de 1560, dans le cadre de la Réforme catholique : les ouvrages qui entrent au couvent deviennent alors plus nombreux. Le début du xvii^e siècle installe le livre dévot dans les couvents ainsi qu'un « enracinement définitif de la lecture dans l'emploi du temps » (p. 37) des religieuses. Le discours favorable qui accompagne cette ouverture (fin xvii^e siècle) est néanmoins ambigu. Tous les livres ne sont pas à mettre dans toutes les mains (nombreuses du fait des progrès de l'alphabétisation) : il faut établir des normes de lecture. À partir des années 1730, la lecture féminine fait donc l'objet d'une forte limitation : elle est standardisée dans sa forme et restreinte dans ses contenus. Elle menacerait en effet l'équilibre spirituel des nonnes, toujours soupçonnées quand elles

manifestent une *libido sciendi*. En somme, les religieuses du XVIII^e siècle ont un accès plus limité à la lecture qu'au XVI^e siècle.

- 2 Le premier axe (sur les normes de la lecture) est introduit par P. Martin. Il montre que les textes normatifs (règles et constitutions, journaliers...) s'ancrent dans des pratiques quotidiennes, comme la lecture lors des repas ou les lectures individuelles. Ces textes ne sont d'ailleurs pas uniquement soumis aux religieuses par leurs supérieurs dans une dynamique *top-down* : elles peuvent être actrices de leurs éditions. Par exemple, les Dames de Caen (P. Moracchini) demandent une nouvelle édition de leur règle car leur manuscrit est devenu illisible. Ces requêtes des clarisses pour obtenir une édition ou pour choisir un traducteur montrent qu'elles préservent une forme d'autonomie. Autonomie qu'il faut pondérer : dans le cas des bénédictines du Calvaire (D.-O. Hurel), plaçant le livre au centre de leur dévotion, la lecture est encadrée par le capucin P. Joseph qui suit leur progrès spirituel en leur prodiguant des écrits spirituels et normatifs. L'articulation entre normes de lecture et dévotion individuelle se révèle encore plus délicate quand il s'agit de parcours de religieuses exceptionnelles. L'iconographie de Thérèse d'Avila et des grandes fondatrices d'ordres (C. Pibarot) montre que la présence du livre n'est pas fondamentale ; il est juste un tremplin vers une dévotion plus parfaite. Le livre comme accessoire de la dévotion apparaît aussi dans les biographies rédigées par Jacqueline de Blémur (F. Henryot). Ainsi, quand la bénédictine évoque la lecture comme décisive dans la formation chrétienne, elle est seulement une expérience de jeunesse, et non le signe d'une dévotion accomplie. Au terme de cette partie, plusieurs remarques sont cruciales : la question des écarts entre normes édictées par des supérieur-e-s et pratiques, celle d'une distinction entre parcours exceptionnels de religieuses hors-normes et celle, normée, des « communautés de lectrices ». On soulignera enfin un paradoxe de la lecture cloîtrée, dont le statut oscille entre support obligatoire de la foi et obstacle potentiel à une vraie méditation, qui irait au-delà du livre.
- 3 La deuxième partie, la mieux circonscrite de l'ouvrage, porte sur les « bibliothèques communes ». La trajectoire des livres permet de mettre à jour des circulations vers et dans le couvent, brassage d'objets qui corrobore les études récentes sur la porosité des murs conventuels. Retracer ces parcours de livres demande alors la mobilisation de sources particulières, comme les trousseaux d'entrée en religion (J. Pinçon). Mais la présence même de ces bibliothèques peut être problématique : le rapport des ursulines au livre, par exemple, révèle une ambiguïté. Il n'apparaît pas comme indispensable dans les textes normatifs mais il constitue pourtant l'un des fondements du vœu de cette communauté enseignante (V. Castagnet-Lars). Ce sont les collections des bibliothèques conventuelles qui prouvent cette importance du livre, que les inventaires de la Révolution permettent plus ou moins bien de relever (A. Candela analyse par ce biais les collections des couvents bordelais du XVIII^e siècle). Une vue d'ensemble des bibliothèques de cloîtres en France clôt ce thème (A. Mérat). Les inventaires du Comité ecclésiastique (1790-1791) soulignent les grandes logiques à l'œuvre dans les bibliothèques : influence de l'ordre sur les possessions livresques, rareté et étroitesse de ces collections.
- 4 La troisième partie traite des pratiques, individuelles et collectives, de la lecture. La lecture édifiante, commune aux monastères féminins, est un point de comparaison évident entre cette multitude d'ordres et d'institutions. J.-M. Lejuste étudie le lien entre la lecture et les novices en Lorraine (XVII^e-XVIII^e siècle) à partir d'une source qui

n'a pas encore été évoquée, les examens de vêtements et de professions, révélant le corpus soumis aux jeunes femmes durant leur noviciat. Cela pose la question plus générale du type d'ouvrages recommandés. La promotion des textes hagiographiques dans l'éducation des religieuses françaises révèle « le rôle de convertisseur assigné au texte édifiant » (E. Suire, 412), mais l'historien note aussi l'influence de la fiction romanesque, tels les « romans monastiques » du minime Michel-Ange Marin (1697-1767). Trois contributions confirment alors l'unité du monde religieux féminin, forgée par des lectures édifiantes, à l'échelle européenne : dans la péninsule ibérique (A. Rouillet), pour les communautés anglaises exilées en France (C. Bowden) et pour l'espace des Pays-Bas et de la principauté de Liège (M.-É. Henneau). Mais cette identité livresque dévotionnelle n'est pas particulière aux pratiques cloîtrées : les filles de la Charité de Vincent de Paul (M. Bréjon de Lavergnée) ne s'arrêtent pas à un rapport professionnel (lié à leurs activités de soin et d'enseignement) à la lecture. En plus des textes pratiques, elles ont en fait accès à une même littérature dévotionnelle.

- 5 Enfin, la dernière partie questionne des « lectures inventives » au moyen d'un jeu d'échelle, entre monde monastique féminin, lecture religieuse individuelle et ordres spécifiques. Quelles sont donc ces lectures différentes ? La Bible est, sans surprise, au cœur des pratiques (S. Stoppa le montre avec les cloîtrées italiennes), mais appartiennent aussi à ce corpus les Directoires – celui du jésuite Scaramelli (1687-1752) est un modèle du genre. Outre ces textes, les religieuses lisent différents passages, dont l'accès dépend de leur évolution dans la vie spirituelle : les lectures d'enfance, celles d'avant les vœux, celles faites en tant que professes. Cette typologie fonctionne très bien avec Angélique Arnauld (S. Icard), quasi « religieuse savante ». Ici, c'est le rapport de l'abbesse de Port-Royal à la lecture qui est inventif. Pour elle, la bonne lecture a à voir avec l'Esprit : elle doit être la Parole intériorisée, à condition de dépasser l'aspect répétitif de la lecture monastique. Enfin, l'échelle des « lectures de l'ordre » est à prendre en compte : celles du Carmel en France (XVII^e-XVIII^e siècle) témoignent de textes spécifiques, notamment les lettres circulaires et les lettres de direction spirituelle (B. Hours). Deux niveaux de lecture donc : intercommunautaire par la circulation des premières au sein de l'ordre, personnel par la compilation individuelle des secondes. D'autres écrits, comme les échanges épistolaires de Jeanne de Jésus Séguier, contribuent encore à élargir notre vision des lectures des moniales. En guise de conclusion, une suite à cette histoire carmélite est donnée par C. Langlois, qui étend l'ensemble des réflexions sur le Carmel et les lectures propres à cet ordre au XX^e siècle, par l'étude de cas de Lisieux et de sa sainte.
- 6 Ainsi, cet imposant recueil d'articles constitue un apport bienvenu pour l'histoire du livre et des ordres religieux à l'époque moderne. En outre, il comporte des annexes (à la fin de plusieurs articles) extrêmement utiles pour qui a besoin d'enrichir sa vision des bibliothèques conventuelles féminines d'Ancien Régime. Globalement, l'uniformité normative des pratiques livresques des couvents féminins est martelée : ainsi l'on retrouve dans la plupart des contributions l'étude des lectures de table, des liens entre lecture et méditation, des programmes de lectures, l'analyse de la place de certains acteurs (directeurs spirituels) ou actrices (abbesses), et les questions plus matérielles de composition des bibliothèques ou d'usage des ouvrages, témoins de leurs usages. Ces thèmes brossent un portrait général de ces lectorats spécifiques, tout en laissant une place à des parcours exceptionnels et à des livres surprenants. Pour finir, quelques pistes amorcées ici pourraient être poursuivies, comme les liens entre identités collectives conventuelles et livres, de même que les questions sociologiques présidant à

l'accès aux textes (abordées par la plupart des auteur-e-s), ou celles d'une autonomie des femmes cloîtrées (en débat chez plusieurs historien-ne-s du recueil). En un mot, un ouvrage qui constitue une somme riche de l'histoire de la lecture dans les cloîtres : les éclairages particuliers de chaque chapitre livrent sources, trajectoires et monographies. Ils constituent un ajout certain à notre connaissance, de plus en plus précise, du quotidien des religieuses à l'époque moderne.